Document généré le 6 juil. 2025 07:27

Études d'histoire religieuse

Nive Voisine : un portrait

Yves Roby

Volume 67, 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1006758ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1006758ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Roby, Y. (2001). Nive Voisine : un portrait. *Études d'histoire religieuse*, *67*, 13–20. https://doi.org/10.7202/1006758ar

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SCHEC, Études d'histoire religieuse, 67 (2001), 13-20

Nive Voisine : un portrait

Yves Roby[1]
Université Laval

À Notre-Dame-du-Lac

Nive Voisine est né le 27 avril 1928 à Notre-Dame-du-Lac (comté Témiscouata)[2], qu'Arthur Buies a décrit comme « un des plus remarquables endroits de la province ». Dernier d'une famille de douze, il y a vécu une enfance heureuse.

Son père, Joseph-Thomas, exerce de multiples fonctions, mais trois de façon plus permanente : vérificateur autorisé, gérant de caisse populaire et huissier. À cause de ces divers métiers, il est presque toujours à la maison, même s'il est souvent appelé à faire des voyages. Son autorité naturelle en impose à tous. Il parle peu, mais quand il parle, ça compte. C'est toutefois sa culture et sa curiosité insatiable qui impressionne le plus ses enfants. Il possède une bibliothèque remarquable et reçoit plusieurs journaux et revues. Voilà pourquoi, écrit Voisine « dès mon jeune âge, la lecture a été pour moi tout aussi naturelle que le boire et le manger ».

Sa mère, Alma Saint-Onge, est une personne vaillante, douce, chaleureuse, rieuse et d'une simplicité mêlée d'humour, qui gâte son dernier-né. Bonne cuisinière, elle aime recevoir. Autour de la grande table familiale se regroupent les enfants qui ne sont pas encore établis, l'une ou l'autre des filles dont le mari est dans les chantiers, des parents et amis et même des « quêteux ». Les sœurs de sa mère passent des jours et même des semaines à la maison. L'été, des oncles et des tantes, exilés aux États-Unis, reviennent régulièrement à Notre-Dame-du-Lac. Certains cousins ou petits-cousins y séjournent une partie des vacances estivales. Le temps des fêtes (de Noël à la Chandeleur) c'est un feu roulant de veillées chez les Voisine.

---

[1] Professeur au département d'histoire de l'Université Laval et membre du Centre interuniversitaire d'études québécoises.

[2] Ce texte a été rédigé à partir des notes manuscrites de Nive Voisine.

Au point de vue religieux, la famille est « ordinaire ». Sauf en des circonstances spéciales, les prières quotidiennes se font individuellement. N'empêche, la religion imprègne très tôt la vie de Nive. La mère est « dévotionneuse » et tous les jours le père et les enfants assistent à la messe. Le dimanche, à table, le père commente le sermon.

Ayant survécu à une méningite cérébro-spinale, une maladie mortelle à l'époque, grâce, au dire de sa mère, à l'intervention de Notre-Dame-du-Cap, Nive commence l'école à sept ans. Il est instruit par des religieuses, les Filles de Jésus, une communauté française établie à Notre-Dame-du-Lac depuis 1903. Comme il a de la facilité à apprendre et une bonne mémoire, que ses parents imposent une discipline sévère, il monopolise facilement la première place. Il soutient que c'est le goût de la lecture qui l'avantage le plus. Il lit beaucoup et rapidement. Les livres de la bibliothèque familiale d'abord. Il reprend chaque année la lecture de Robinson Crusoë et de Maria Chapdeleine. Pour d'autres lectures, il s'approvisionne à la bibliothèque paroissiale et auprès des religieuses. Avant la fin de ses études primaires il a lu, entre autres, Raoul de Navery, Fenimore Cooper et tout Balzac et Dickens.

Après la 7e année, comme ses parents n'ont pas les moyens de lui faire faire des études classiques – ils ont déjà un fils au séminaire de Rimouski – Nive poursuit ses études primaires jusqu'au certificat de 9e année. Le curé Gagnon offre alors de payer une partie de sa pension au séminaire de Rimouski. Généreusement, ses parents acceptent de se « saigner à blanc » pour permettre à leur benjamin de réaliser son rêve.

Au séminaire de Rimouski

Voisine part pour le séminaire le 8 septembre 1943. Il a 15 ans et une excellente préparation (8e et 9e années). On lui fait « sauter » les Éléments latins et commencer immédiatement la Syntaxe latine. Grâce à sa grande facilité et à un travail constant, il engrange les succès. Il se hisse à la tête de la classe pour la plus grande partie de ses études classiques. Il réussit en tout, mais ses matières les plus fortes sont le français, la version latine et le grec. En Rhétorique, il lit couramment le grec et le latin et ne recourt aux dictionnaires que de façon sporadique.

Pendant ces sept années, au début surtout, l'éloignement lui pèse. Il faut une certaine abnégation pour partir de chez soi en septembre et n'en revenir qu'en décembre, puis en repartir en janvier et attendre le retour en juin.

L'étude, les sports et les activités parascolaires sont les meilleurs antidotes contre l'ennui. Tout au long de son cours, des prêtres lui ouvrent leur riche bibliothèque. Cette générosité lui permet de lire la production littéraire

française et américaine de l'époque, sans véritable censure. Il découvre ainsi les grands romanciers français de l'entre-deux-guerres (Mauriac, Bernanos, Duhamel, Gide, Giono, Ramuz, etc.) et les premières traductions des auteurs américains comme Faulkner, Caldwell, Steinbeck, Hemingway et Pearl Buck. Il peut également emprunter ce qui se publie de mieux au Québec.

À partir de la Rhétorique, il participe intensément aux activités parascolaires : académies littéraires (discours et récitations), projection de films, Congrégation de la Sainte-Vierge, cercle missionnaire, etc. En Philo I, il est rédacteur en chef de *La Vie écolière*, le journal des élèves du séminaire. Plus d'une fois, il y revient sur la nécessité pour les étudiants de se former par la lecture, de lire les grands auteurs grecs et latins, les classiques français et de s'initier à la littérature contemporaine.

Nive aime se remémorer ses années de séminaire. Il se souvient avec émotion de quelques grands maîtres : Georges Dionne, un humaniste qui aurait fait la gloire de n'importe quelle université ; Fernand Gagnon qui initiait les élèves au néo-thomisme de Louvain et à la psychologie moderne ; Alphonse Fortin, formé à la Sorbonne et qui faisait aimer l'histoire à ses élèves. Nive se rappelle que l'abbé Fortin donnait des leçons d'histoire contemporaine – libres ! – pendant le « petit congé » du mardi après-midi et que la salle était toujours archi-bondée.

Voisine prend la décision de devenir prêtre à l'occasion de la retraite dite des vocations tenue au grand séminaire. C'est son professeur de philosophie et directeur spirituel, Fernand Gagnon, qui le guide vers cette décision. La « prise de rubans » à laquelle ses parents se faisaient une fête d'assister n'eut jamais lieu, car le soir du 6 mai 1950 et pendant toute la nuit, le feu ravage Rimouski et détruit une bonne partie du séminaire. Pas question de passer les examens du bac ; les élèves obtiennent leur baccalauréat ès arts sur la foi de leur moyenne de l'année.

Études au grand séminaire de Rimouski et à l'Université Laval

Voisine prend la soutane au grand séminaire de Rimouski, le 6 septembre 1950. De généreux bienfaiteurs, monsieur et madame Benoît McMullen, de Matane, défraient tous ses frais de scolarité. Il garde un souvenir mitigé de ses années de grand séminaire. Les études, basées sur les manuels, sont plutôt élémentaires, et à l'exception de deux ou trois, les professeurs sont quelconques. Avec l'humour mordant qu'on lui connaît il dira qu'un professeur d'Écriture sainte était soporifique, qu'un de morale, paresseux, et celui de liturgie, une nullité incarnée. Heureusement sa vocation est solide, il aime les études et se lie d'une profonde amitié avec quelques confrères : Noël Bélanger, Raynald Deschesnes, Jean Drapeau, Jean-Yves Leblond, Jean-Guy Nadeau et Euclide Ouellet.

Nive Voisine est ordonné le 13 juin 1954 à Notre-Dame-du-Lac. Le jour même de son ordination, il est nommé professeur au séminaire de Rimouski. Il y enseigne le grec et la religion en syntaxe ; il est aussi maître de salle chez les petits. Cette dernière tâche lui déplaît. Il ne trouve rien de bien motivant à suivre les élèves tout au long de la journée et à s'enfermer avec eux au dortoir à 21 heures. L'arrivée de juin et des vacances apparaît comme une délivrance. Heureusement les autorités du séminaire ont sur lui des vues à plus long terme. Comme les deux professeurs d'histoire commencent à se faire vieux et qu'il a manifesté de l'intérêt et obtenu des succès dans cette discipline tout au long de ses études, le préfet des études lui propose d'aller faire une licence à l'Institut d'histoire de Laval. L'offre le comble d'aise.

La licence ès lettres-histoire qu'il convoite comprend alors quatre certificats : Histoire du Canada, Antiquité-Moyen Âge, Moderne-Contemporaine. L'Institut d'histoire est encore jeune et son personnel enseignant plutôt ordinaire dans l'ensemble. À part les visiteurs français – André Latreille par exemple – Marcel Trudel, Louis-Edmond Hamelin et Jean Hamelin sont les professeurs les plus appréciés. Ce dernier surtout, qui commence sa carrière universitaire, apporte un souffle nouveau de compétence et de dynamisme à l'Institut. Dans l'ensemble, le programme conduit à une honnête initiation aux disciplines enseignées.

Ces trois années à Laval comptent parmi les plus belles de sa vie d'étudiant. Il loge dans la belle Maison Pie XII, rue des Remparts, en plein cœur du quartier latin alors tout grouillant de la jeunesse étudiante, et il n'a aucun problème d'argent. C'est même plutôt l'abondance, puisque le séminaire paie toutes ses dépenses et que son ministère à l'Ange-Gardien lui apporte un supplément appréciable. Il aime particulièrement l'atmosphère qui règne au sein du groupe d'étudiants. Peu nombreux (trois finissants en 1958), ces derniers nouent entre eux des relations serrées et, avec Jean Hamelin, ont de longs palabres au Café étudiant de la rue Couillard. La troisième année, qui compte peu de cours, est consacrée à la rédaction de son mémoire de licence intitulé « Le chemin du Portage de Témiscouata de 1783 à 1839 ». Pour lui qui aime la recherche et l'écriture, c'est une année de rêve. En plus de son mémoire, il a même le temps de faire la scolarité du diplôme en bibliothéconomie. Il rédige le mémoire exigé par ce programme pendant l'année scolaire 1958-1959 et reçoit son parchemin en juin 1959.

Le professeur de collège

Nive Voisine commence sa vraie carrière de professeur en septembre 1958. Il enseigne l'histoire du Canada et la littérature québécoise et, à l'occasion, l'histoire moderne et la littérature étrangère. À cette tâche habituelle,

s'ajoutent l'enseignement de l'histoire de l'Église au grand séminaire, l'histoire contemporaine et la géographie humaine à l'école normale Tanguay, et certaines années, l'enseignement de l'histoire aux jeunes filles du collège des Ursulines. Il a, une année, 21 heures d'enseignement par semaine.

Au Séminaire, la fonction d'éducateur comporte, en plus de l'enseignement, un travail assidu auprès des élèves et bien d'autres tâches. Au fil des ans, notre ami fait un peu de direction spirituelle, est aumônier du cercle missionnaire, conseiller pour *La Vie écolière,* puis directeur des études collégiales et membre du conseil du séminaire.

De ses dix ans passés au séminaire, Voisine garde un excellent souvenir. Il aime enseigner et avoue être « comme un poisson dans l'eau en classe ». Par ailleurs, la conjoncture est emballante. Avec de jeunes collègues, frais émoulus des universités, il travaille à dépoussiérer le vieux cours classique. L'ambiance générale les y pousse : la Révolution tranquille, le concile Vatican II, le *Rapport Parent,* etc.

En 1968, la belle aventure du séminaire prend fin, une autre commence à l'Université Laval.

Le professeur d'université

Il y avait déjà quelques années que l'Institut d'histoire s'intéressait au professeur Voisine, mais le séminaire tenait trop à lui pour le laisser aller. En 1968, la situation est autre puisqu'il ne fait plus partie du personnel du séminaire, mais du cégep commençant.

C'est un homme mûr de 40 ans qui joint l'équipe professorale de l'Institut d'histoire à l'automne 1968. Il fait partie du groupe des professeurs recrutés pour faire face à l'arrivée massive des étudiants de premier cycle. Certains, parmi les plus jeunes, ont été embauchés avant d'avoir terminé leurs études de doctorat, d'autres, comme Voisine, ont fait carrière au niveau collégial. Il convient de rappeler que l'Université Laval est alors une université essentiellement de premier cycle. Elle considère la recherche comme une activité marginale et le professeur comme un faiseur de cours.

Au début de sa carrière universitaire, cette conception du professeur convient tout à fait à Voisine. Il se considère avant tout comme un éducateur, chargé de former des jeunes. C'est dans l'enseignement, dans le contact avec un public étudiant qu'il s'épanouit. Son goût pour l'enseignement, son expérience au séminaire de Rimouski en ont fait un excellent pédagogue. Au comité de programmes du premier cycle dont il assume la présidence dès son arrivée à l'Institut, il partage avec des collègues et les étudiants sa vision d'un bon enseignant. À son avis, ce dernier doit être compétent, c'est-à-dire à la fine pointe de sa matière par ses recherches et par ses lectures. Il

doit être intéressant, vivant, passionné. La clarté est une condition *sine qua non* d'un bon cours ; la langue de bois, le vocabulaire ésotérique lui semblent une façade qui cache des faiblesses. La clarté exige une pensée bien structurée et des connaissances bien digérées. Un bon cours est une synthèse qui demande un sens de la mesure et du jugement pour distinguer l'essentiel de l'accessoire.

En 1968, Nive Voisine est un « généraliste ». Il a la responsabilité d'enseigner l'histoire du Canada et du Québec de la deuxième moitié du XIXe siècle. Ses premiers cours portent sur les premières années de la Confédération, l'Ouest canadien, etc. Mais au fil des ans et pour son plus grand bonheur, il se spécialise en histoire religieuse.

Dès son arrivée à l'Institut, Voisine note que des forces nouvelles travaillent l'Université, qu'une sorte d'effervescence s'empare de tous ; l'Université, telle une chrysalide, est en voie de briser sa « tradition du premier cycle », pour reprendre l'expression du recteur Larkin Kerwin. Dans la foulée du rapport du comité de développement et de la planification de l'enseignement et de la recherche, présidé par le vice-recteur Lorenzo Roy, la recherche et les études de deuxième et troisième cycles connaissent un essor remarquable.

Le vice-doyen à la recherche Jean Hamelin, ami et mentor de Nive, est le grand artisan de la réforme à la faculté des lettres. Il réalise que pour attirer les meilleurs étudiants et leur donner une formation de qualité supérieure, deux choses paraissent essentielles : des programmes de deuxième et troisième cycles rénovés et un corps professoral de grande qualité. Ce programme transforme la carrière de notre ami Voisine. Pressé de terminer ses études de doctorat, il se remet avec une ardeur nouvelle à ses recherches sur Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières. Afin d'être habilité à enseigner et à diriger des thèses à la maîtrise et au doctorat, il lui faut se spécialiser, éviter l'éparpillement. Tout naturellement il choisit de centrer ses recherches et son enseignement sur l'histoire religieuse du Québec.

L'impact de cette spécialisation sur sa vie professionnelle est radical, reconnaît-il lui-même.

> En histoire « profane », je pouvais me considérer comme un éducateur, chargé de former des jeunes. Le sens de mon travail change avec l'histoire religieuse, car je me considère désormais comme chargé d'une certaine mission ecclésiale, celle de faire connaître (mais sans apologétique) le passé « réel » de l'Église face aux accusations qui déferlaient alors. Je crois qu'à Québec, avec Fernand Dumont et Jean Hamelin, nous avons fait œuvre d'Église en présentant scientifiquement l'histoire de son passé avec ses forces et ses faiblesses. C'est du moins de cette manière que je voyais mon travail à l'université comme prêtre. Je me sentais tout aussi utile à l'Église que dans le ministère paroissial.

Le chercheur

À partir de ce moment, la carrière de chercheur de Voisine prend son envol. En quelques années, il s'imposera comme un pionnier et un chef de file incontesté dans son domaine. En recherche, il se définit comme un autodidacte. Sa maîtrise et son doctorat, faits sans véritable scolarité sous la direction d'un maître, l'ont obligé à se former sur le tas. C'est pourquoi, reconnaît-il, ses premières œuvres – son Laflèche notamment – se situent dans la continuité de sa formation première avec Marcel Trudel. Graduellement, au fil des ans et des lectures, il évolue vers une conception plus « moderne » et moins positiviste. En histoire religieuse, ce sont les Français qui ont été ses guides : Roger Aubert, Jean Delumeau, Bernard Plongeron, etc. Au Québec, il doit beaucoup aux sociologues, Fernand Dumont, Guy Rocher, Yves Martin et Gérald Fortin.

L'ampleur de sa production scientifique a de quoi surprendre. En 30 ans, il a écrit ou dirigé la publication d'une vingtaine de livres, a contribué à 28 ouvrages collectifs, a produit 23 articles de périodiques avec comité de lectures, 14 articles de périodiques sans comité de lectures et 98 articles de dictionnaires, etc. Conférencier recherché, il a donné des dizaines de communications et de conférences ici et là, au Québec et à l'étranger.

Dans chacun des grands chantiers qui ont jalonné la carrière de chercheur de Voisine, on retrouve la présence agissante de Jean Hamelin. « Sans Hamelin, je serais demeuré un professeur d'histoire bien obscur », reconnaît humblement Voisine – trop peut-être. Une profonde amitié lie les deux hommes. Entrepreneur hors pair et d'une rare générosité, Hamelin sait s'entourer. Il aime la discrétion, la qualité d'écoute et le jugement sûr de son collègue ; il apprécie sa très vaste culture, ses talents d'analyse et de synthèse et sa capacité proverbiale à remplir ses engagements.

C'est Hamelin qui, au début des années 1970, l'invite à participer à la rédaction de l'*Histoire de l'Église catholique au Québec, 1608-1970*, une commande de la Commission d'études sur les laïcs et l'Église. Voisine, qui rêve de bâtir un cours sur l'histoire de l'Église québécoise, accepte avec enthousiasme. Cette étude est une gageure. Les synthèses valables sont peu nombreuses, les monographies sérieuses ne touchent que certains points de vue, les panégyriques remplacent trop souvent les biographies critiques et les instruments statistiques manquent d'une façon tragique. Surtout, la Commission (Dumont) s'est adressée à Hamelin à la dernière minute. Sans budget, sans assistants et en conservant leur pleine charge d'enseignement, les deux professeurs, avec la collaboration d'André Beaulieu, font le point, en une centaine de pages, sur l'histoire de l'Église québécoise. Chaleureusement accueillie par la critique, cette brève synthèse fera les délices de générations d'étudiants. Ainsi s'amorce entre les deux amis une collaboration qui devait prendre de multiples formes.

Hamelin voit plus grand. Il rêve d'une grande synthèse de la société québécoise vue sous l'angle du catholicisme. Il en confie la maîtrise d'œuvre à Voisine. Vingt ans plus tard, l'*Histoire du catholicisme québécois* comprend quatre livres, rédigés par d'éminents spécialistes, et qui retracent de 1760 à nos jours l'évolution de l'Église à la fois comme institution et comme communauté de fidèles. Professeurs avant tout, Hamelin et Voisine en ont fait un outil indispensable pour les étudiants et les chercheurs et une référence incontournable pour tout lecteur intéressé à l'histoire du Québec. En plus de la maîtrise d'œuvre de cette vaste fresque de l'histoire québécoise, Voisine assume la rédaction du deuxième volume avec son collègue et ami Philippe Sylvain.

En 1985, Voisine reçoit une offre qui allait réorienter définitivement sa carrière. Les Frères des écoles chrétiennes lui proposent d'écrire l'histoire de leur communauté et de produire le premier des trois volumes envisagés pour novembre 1987, à l'occasion des fêtes du 150e anniversaire de l'arrivée des frères à Montréal. Voisine, qui a alors 58 ans, n'hésite pas un instant. Comprenant qu'il ne peut mener à terme un aussi vaste projet tout en continuant d'assumer ses tâches de professeur, il annonce sa retraite de l'enseignement. Commence alors la période la plus productive de sa carrière de chercheur.

De 1986 à 2000, dans le calme de sa résidence de Pointe-au-Père, il écrit ou dirige la publication de dix livres, contribue à douze ouvrages collectifs et produit des dizaines d'articles. La trilogie consacrée à l'histoire des Frères des écoles chrétiennes au Canada est son œuvre majeure. S'appuyant sur la riche documentation conservée aux archives de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes à Rome, à Montréal (Sainte-Dorothée-de-Laval), à Toronto et à Québec, il publie en 1999 le troisième et dernier volume de cette histoire. Dans cette œuvre magistrale, d'une rare érudition, d'une grande sensibilité et écrite dans un style clair et alerte, il jette un regard plein d'empathie sur l'histoire de la plus ancienne communauté de religieux enseignants à venir s'établir au Canada. Cette étude a et conservera longtemps un caractère exemplaire.

À 72 ans, pas plus que la retraite, l'âge n'a ralenti son activité. Il est un membre toujours actif du groupe de recherche en histoire de l'enseignement religieux au Québec qu'animent Brigitte Caulier et Raymond Brodeur de l'Université Laval. Il y a peu de temps, il acceptait la maîtrise d'œuvre d'une histoire de la faculté de théologie de l'Université Laval, à l'occasion de son 150e anniversaire en l'an 2002. Il a encore beaucoup à nous donner.